

Un fait qui s'est passé à propos de la vente d'un cheval, peut offrir quelque intérêt et être en même temps un renseignement utile à l'occasion. — Nous le mettons à la connaissance de nos lecteurs :

Le Tattersall français. — Résolution de vente d'un cheval pour fausse indication d'âge.

Le tribunal de commerce a été saisi par un sieur Lefèvre d'une demande en résolution de vente d'un cheval, dirigée contre le Tattersall français. Le sieur Lefèvre a exposé qu'il avait acheté ce cheval, le 31 octobre dernier, au Tattersall, sur des affiches et prospectus imprimés qui le désignaient comme âgé de six ans, et que, examen fait par M. le vétérinaire en chef de l'école de Saint-Cyr, commis par justice, le cheval avait en réalité neuf ans. Cette tromperie devait amener la résolution de la vente et une condamnation à des dommages-intérêts. Le Tattersall répondait qu'il n'y avait pas là un vice rédhibitoire; que l'acheteur, si le vendeur s'était trompé, avait à s'imputer de n'avoir pas vérifié, comme cela est facile, par l'examen des dents, l'âge du cheval.

Mais le tribunal, après avoir entendu M^{rs} Halphen et Tournadre, a décidé qu'en définitive il n'y avait pas identité entre la chose vendue et la chose livrée; qu'ainsi il y avait lieu de prononcer la résolution de la vente et d'ordonner la restitution du prix, comme aussi des frais de nourriture payés par l'acheteur. En conséquence, il a condamné le Tattersall à payer au sieur Lefèvre, contre la remise du cheval, 560 fr., prix payé, et 2 fr. 50 par jour pour la nourriture depuis le jour de la vente jusqu'au jour du remboursement, sans autres dommages-intérêts, et il a condamné en outre le Tattersall aux dépens.

M. le docteur Baudens, dont la science médicale déplore la perte récente, a constaté que, « sur un chiffre de 78 amputations de jambe ou de pied, 60 avaient pour origine une entorse, 18 seulement étaient étrangères à cette cause. Il ne faut donc pas plaisanter avec les entorses, et au lieu de rire des *rhabeilleurs* et des *rebouteurs*, qui produisent quelquefois des cures merveilleuses avec leurs manœuvres, il vaut mieux se demander ce qu'il y a dans ces manœuvres de rationnel ou d'inutile. C'est ce qu'a fait M. Girard, qui ne voit dans les tractions opérées sur les membres par les rebouteurs qu'un moyen de faire inutilement souffrir les patients, mais qui approuve complètement les pressions ou massages exercés graduellement sur le membre endommagé, et qui a obtenu ainsi les plus satisfaisants résultats. Preuve de plus, dit-il lui-même, « qu'un procédé, quelque empirique qu'il soit, » peut, par le raisonnement et l'expérience, être amené à un état qui lui permette de prendre rang dans la thérapeutique; » preuve aussi, ajoutons-nous, qu'au lieu de tourner en ridicule bien des pratiques qu'on traite de superstitieuses ou d'absurdes, on ferait mieux de les étudier sérieusement pour en découvrir le côté vrai et utile, qui s'y trouve presque toujours.

La sollicitude des hommes haut placés dans la société pour les intérêts de l'agriculture gagne du terrain et fait réellement des progrès chaque jour. On connaît l'initiative qui a été prise par la Société d'agriculture de Meaux, dans le but de provoquer la création de caisses de secours destinées à soulager la vieillesse des serviteurs ruraux. En peu de temps, un premier exemple fut donné sous l'impulsion vigoureuse du président

Viellot, et la première caisse du *denier agricole* fut créée à Meaux même par des propriétaires et des cultivateurs de l'arrondissement.

Depuis, cet exemple a été suivi par un assez grand nombre d'associations libres et par des réunions départementales. Tout récemment encore, M. le préfet de l'Arriège a pris un arrêté, d'après un vote du Conseil général, et chaque année, quarante primes de 50 fr. seront distribuées aux ouvriers âgés d'au moins de 55 ans.

M. Grenet fils a présenté au Cercle de la Presse scientifique un moteur électrique de son invention, qu'il a fait fonctionner devant l'assemblée.

Les savants se sont beaucoup occupés de la pile électrique et ont modifié sa composition pour arriver à lui donner une grande et constante énergie; mais jusqu'à ce jour on n'était pas parvenu à un résultat satisfaisant; la force obtenue, d'abord plus ou moins considérable suivant la composition des piles, va en décroissant à mesure qu'elles fonctionnent, et cette décroissance est due à la formation d'un oxyde de chrome qui se dépose sur les plaques qui les composent et paralyse les efforts du liquide excitateur. M. Grenet est parvenu à donner à sa pile une force constante en débarrassant les plaques de cet oxyde de chrome au moyen d'une insufflation d'air dans les intervalles qui les séparent. Dans les expériences qu'il a faites, il était vraiment curieux de voir avec quelle rapidité le fil conducteur placé dans le circuit s'échauffe et passe du rouge au blanc à mesure que l'air insufflé arrive en plus ou moins grande quantité, suivant la volonté de l'opérateur.

Avec cette pile, qui est d'une petite dimension, on peut obtenir une force très grande, et M. Grenet est parvenu à construire un moteur électrique qui fait espérer des résultats satisfaisants dans un avenir prochain; il s'occupe en ce moment d'un nouveau moteur qui doit avoir les 4/5 de force d'un cheval-vapeur et qui pourra être appliqué à un travail utile.

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE.

Nous reproduisons un passage de la *revue scientifique* d'un journal de Paris qui peut intéresser une branche assez importante de l'industrie de notre département. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que l'auteur du rapport adressé à l'Académie des Sciences, rapport qui a été, comme on le sait, l'objet d'une mention toute particulière, est un enfant du Nord, et l'un des membres les plus actifs et les plus plus comptés de la Société des sciences, arts et agriculture de Lille. La presse provinciale doit se faire non-seulement un plaisir, mais même un devoir de signaler le succès de nos concitoyens :

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE. — De la production du sucre et de ses variations pendant la végétation de la betterave, par M. Corenwinder.

Les tiges, les fleurs et les fruits de la betterave, qui est, comme on le sait, une plante bisannuelle, ne se produisent que pendant le cours de la seconde année, tandis que le sucre est tout formé dans la racine dès la fin de la première, époque à laquelle on les arrache du sol, en vue de l'extraction de la matière sucrée.

Si on laisse la plante suivre le cours de sa végétation, pour avoir de la graine, l'analyse chimique des racines montre que la quantité de sucre commence à décroître pendant la formation des premières feuilles, qu'elle reste à peu près stationnaire ensuite jusqu'à la floraison, où elle éprouve pourtant une diminution légère, mais qu'il décroît très-sensiblement à l'apparition des graines, et surtout pendant la ma-

turation, époque où il disparaît avec rapidité, au point qu'il n'en reste bientôt plus de traces. Aussi est-on conduit à penser, d'après les recherches de M. Péligot, que le sucre de la betterave planté pour graines sert d'aliment aux tiges, aux feuilles, aux fleurs et surtout aux racines.

M. Corenwinder a constaté en outre que la proportion d'eau et, celle surtout de potasse, à l'état sans doute d'azotate ou de nitre, augmente très notablement à l'époque de la formation et de la maturation des racines. La betterave qui a accompli sa végétation en renfermerait cinq fois plus que la racine normale, c'est-à-dire que la racine de la première année.

M. Corenwinder s'est occupé aussi de la détermination approximative des autres éléments de la betterave d'une moindre importance, tels que le ligneux, les cendres, l'azote et l'acide phosphorique. Les principes azotés ont diminué dans la racine porte-graines, bien que l'analyse semble ne pas l'indiquer, en raison de la grande abondance de l'azotate de potasse. Quant à l'acide phosphorique, il en a complètement disparu, pour se rendre dans les racines, comme le démontrera plus tard l'auteur.

On sait qu'il est d'usage, pour avoir des betteraves porte-graines, de déplanter les racines de la première année, au mois d'octobre, de les mettre en silo, et de les replanter au mois d'avril dans un sol convenablement fumé.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 28 janvier 1858.

M. Gounod, dont l'état mental avait, il y a quelque temps, inspiré de vives inquiétudes, vient de prouver d'une manière éclatante qu'il est guéri, et bien guéri. L'œuvre qu'il vient de donner au Théâtre-Lyrique démontre qu'il n'a rien perdu des qualités exquises qui le distinguent; de plus, elle a causé une assez grande surprise en découvrant chez son auteur une faculté qu'on ne lui soupçonnait pas généralement.

La même main qui a écrit les chœurs d'*Ulysse*, *Sapho*, la *Nonne sanglante*, toutes compositions sérieuses et du style le plus élevé, s'est exercée, cette fois, dans un genre diamétralement opposé et avec un bonheur complet.

Il s'agit d'une comédie bien connue de Molière, le *Médecin malgré lui*, dont on a par-ci par-là métamorphosé la prose, pour le besoin de la situation musicale, en couplets, airs, trios, &c., &c. Sur ce libretto du plus haut comique, M. Gounod a écrit une délicieuse partition qui résonne avec une admirable vérité les idées musicales du 17.^e siècle. Public et compositeurs, tout le monde n'a qu'une voix pour décerner les plus vifs éloges à cette remarquable production du jeune maestro.

Si nous entrons à l'Opéra-Comique, nous ne sortirons pas du genre bouffe. Les *Désespérés*, dont la musique est de M. Bazin, l'heureux auteur de *Maître Pathelin*, viennent aussi d'obtenir à ce théâtre beaucoup de succès.

La pièce est originale et gaie; la partition abonde en mélodies franches et bien rythmées, et quand la situation s'y prête l'orchestre éclate du rire le plus vrai, le plus joyeux.

Sainte-Foy, Berthelier, M.^{lle} Lemerrier, trois artistes qui ont de la verve et de l'entrain comme six, jouent et chantent parfaitement leurs rôles dans cette bouffonnerie qui restera au répertoire et prendra place à côté des œuvres que le public aime à entendre de préférence et qu'il revoit toujours avec un vif plaisir.

(Reproduction interdite.)

Le carnaval de la rue est depuis longtemps tombé en désuétude. Mais il n'en est pas de même, tant s'en faut, des bals masqués. A l'Opéra, à la porte Saint-Martin, aux Concerts de Paris, les masques sont, cette année, plus nombreux que jamais.

Les femmes reviennent un peu aux travestissements élégants et coquets; les dominos sont plus frais, les bergères plus gracieuses, les marquises plus musquées que pendant les précédents carnivals.

Quant aux hommes, ils affectionnent toujours le genre grotesque, et il en est qui, à force de mépriser toutes les notions admises en fait de toilette, réussissent parfois à trouver des accoutrements sublimes... dans leur genre.

A l'Opéra, l'orchestre, dirigé par Strauss, est si entraînant qu'il ferait danser des pierres, et il faut renoncer à peindre l'animation des masques soumis à l'influence de cette harmonie. Dans le foyer, le plaisir de l'intrigue, plaisir éteint depuis longtemps, semble vouloir renaître. Du moins n'est-il pas impossible maintenant d'y rencontrer quelques femmes spirituelles, comprenant le privilège du masque et n'en abusant pas, et capables de causer pendant cinq minutes sans égarer leur conversation par de grosses balourdies.

A la porte Saint-Martin, c'est Musard, le roi du quadrille, qui soulève les flots de danseurs que la scène immense du théâtre peut à peine contenir. Ces bals ont eu tout de suite la vogue. Celui de dimanche dernier présentait le coup-d'œil le plus original. Tous les personnages de l'ancienne Comédie-Italienne, Cassandre, Arlequin, Pierrot, Colombine, y ont figuré en costumes d'une rigoureuse exactitude. Aux sons de l'orchestre renforcé par des chœurs, ils ont exécuté un divertissement réglé d'avance et qui a produit le plus grand effet.

Les bals masqués des concerts de Paris sont aussi très anisés. Les costumes y sont généralement riches et de bon goût, et c'est là surtout que se rencontre cette variété de femmes baptisées du surnom de *Musardines*. — Si les nobles habitants de l'hôtel d'Osmond pouvaient pour quelques instants rentrer dans leur demeure, ils seraient sans doute stupéfaits à la vue des danses effrénées qui s'exécutent sous ces lambris dorés, témoins jadis de fêtes d'un tout autre genre.

Là, cependant, bals et concerts jouissent de leur reste, car il est plus question que jamais de démolir l'hôtel pour livrer passage au boulevard qui reliera les Tuileries à la rue du Havre. On assure même que l'administration des concerts a déjà loué un autre local, à deux pas de là, rue du Helder.

Sur le parcours du boulevard de Sébastopol non encore bordé de constructions nouvelles, aux environs de la rue Grénetat, des saltimbanques de toute espèce ont obtenu la permission d'exercer leur industrie, à l'occasion des fêtes du jour de l'an. Des chevaux de bois, des balançoires tournantes, des tirs au pistolet, à la carabine, etc., se sont mis aussi de la partie, et peuplent, en attendant mieux, les vides immenses causés par les démolitions.

Or, le 1^{er} janvier précisément, une société de jeunes gens et de jeunes femmes, au sortir d'un déjeuner aux huîtres chez Philippe, le traiteur par excellence du quartier des Halles, vint s'abattre sur le nouveau boulevard et se dirigea bientôt, en devisant aussi raisonnablement que pouvait le permettre l'influence du chablis pris à haute dose, vers les barraques des saltimbanques.

Là, l'attention de ces messieurs et de ces dames, un moment égarée à la vue de tant de merveilles, finit cependant par se concentrer sur

le bois de Boulogne et qu'un homme à moustaches?...

A ces mots, Savigny devint tout pâle, et se cachant la figure entre ses mains, dit d'une voix sourde : Ah ! de grâce, épargnez-moi !

— Ne craignez rien, monsieur, reprit Lascour avec son sang-froid ordinaire, je ne vous rappellerai pas l'outrage que vous avez souffert et qui vous déshonore, car je viens ici comme ami; tout ce que je veux vous faire entendre, c'est que je vous ai vu insulter, que je vous ai vu supporter l'insulte; et vous ne concevez pas encore ma visite?... j'en suis sûr.

— Non, monsieur.

— Je continue. Vous êtes en pourparler avec madame de Nerville pour épouser sa fille. La jeune personne est charmante; elle a cinq cent mille francs en mariage, et tout est presque d'accord. Mais moi, hier, après votre départ, j'ai dit à la famille que vous étiez l'homme du pavillon d'Ermenonville, et la jeune personne a déclaré hautement qu'elle n'épouserait jamais un homme déshonoré. L'occasion est belle, la dot est forte, et il serait dur de la manquer; il vous faut donc absolument une affaire d'honneur éclatante, qui relève votre réputation, mais sans vous faire courir aucun danger... vous entendez... sans vous faire courir aucun danger... et j'arrive au but de ma visite.

Lascour alors s'arrêta un instant. M. Savigny, immobile, les yeux cloués à terre, écoutait comme asphyxié; seulement de temps en temps une grosse larme coulait de sa joue et tombait. Et Lascour, Ja physionomie riante, se balançant sur sa chaise, l'air dégagé, observait le malheureux patient avec un sourire ironique...

ERNESTINE LEGOUVE.

(La fin au prochain numéro.)

— Et les hommes qui vous insulteraient! les femmes qui vous mépriseraient!

— Mais, mademoiselle, on ne méprise plus personne maintenant. Vous êtes lâche, qui le sait? Deux individus sur cent, dix sur mille. Et ces dix personnes, croyez-vous que cela les empêcherait de boire mon vin de Champagne d'accepter mon argent et de m'appeler mon cher ami? Ils me déchireraient à part; que m'importe? Je n'en saurais rien; et quand je le saurais, que m'importe encore? Je me leverais; j'irais me regarder dans la glace; et, me trouvant le teint frais, l'œil vif, les lèvres rouges, fouillant dans mon secrétaire, et y apercevant quelques billets de banque; regardant autour de moi, et voyant de jolis croquis, de belles tentures, des meubles élégants, je me dirais : Ma foi! j'ai bien fait de conserver tout cela : on s'en vante bien vite oublié tout ce que l'on peut dire de moi, et je monterais mon cheval bai, et je ferais courir devant moi mon lévrier grec; et, arrivé au bois, toutes les jolies femmes de ma connaissance mettraient la tête hors de leur calèche pour me saluer; et je serais heureux, envié, honoré.... Et tout ce que je viens de vous dire là n'empêche pas que si demain on m'insultait, moi, Alfred Lascour, je me battrais à l'instant même.

— Comment cela? monsieur.

— Oh! c'est que moi, Lascour, c'est bien différent! je suis obligé d'avoir de l'honneur; j'en ai besoin pour vivre. Je signe un journal; il faut que je sois brave. Songez donc que je suis chargé d'avoir du courage pour tous mes collaborateurs qui ne signent pas; je suis le paravent de leur esprit... ou de leur sottise; de la bravoure pour moi, c'est du vin de Champagne, ce sont des truffes, c'est un faisán à la

royale; et j'aime beaucoup les faisans à la royale et le vin de Champagne : ce qui fait que j'ai besoin de beaucoup de bravoure. Mais s'il y avait pour moi de l'argent autre part qu'au bout d'une plume, je voudrais être lâche, que tout le monde me sut lâche; je ferais mettre le mot lâche comme mon prénom sur mes cartes, et l'on ne m'en aimerait pas moins; et je porterais des moustaches; et je trouverais des gens pour me dire qu'il est bien dommage que je n'aie pas l'uniforme; et je voudrais faire un musée de tous les portraits de femmes que je recevrais.

— Non, monsieur, reprit Marie, il n'y a pas une femme d'honneur qui voudrait aimer un tel homme. Un amant est un protecteur autant qu'un mari. Comment! j'aimerais un homme, je lui donnerais le bras, je sortirais avec lui, et le premier fat-à qui le conviendrait de m'insulter, il le laisserait faire; et je pourrais penser que cet homme qui prétend m'aimer me céderait à la première menace! Que je tombe dans l'eau, il me laissera noyer; que je sois dans un incendie, il me laissera brûler; que je me trouve au pouvoir d'hommes infâmes, il me laissera déshonorer. Un lâche, monsieur, c'est un homme qui n'a ni amour, ni pitié, ni amitié; un lâche ne peut être ni mari, ni fils, ni père, car il ne saurait défendre ni sa femme, ni sa mère, ni sa fille. Et une femme aimerait un tel homme! Ah! jamais, jamais!

— C'est étrange... dit tout-à-coup madame de Nerville; Savigny est sorti sans nous rien dire.

Le lendemain, monsieur Savigny était chez lui, triste et rêveur, quand il entendit une voix, qu'il reconnut bien, demander à son domestique si M. Savigny était chez lui; et quelques

secondes après, la porte s'ouvrit, et l'on annonça M. Lascour. Lascour entra avec une aisance presque familière, et Savigny l'ayant prié de s'asseoir avec une politesse cérémonieuse, Lascour commença ainsi :

— Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez madame Nerville, et je viens chez vous pour vous rendre un service.

— Qu'est-ce, de grâce?

— Monsieur, vous êtes un lâche.

— Monsieur, vous me paierez une telle insulte, et je vous prouverai...

— Ne vous fâchez pas, je vous prie, car vous n'êtes pas en colère; vous avez peur, et voilà tout... Mais je ne viens pas ici pour vous insulter; ainsi épargnez-vous des frais de courage qui ne me trompent pas. Je reprends donc... et je vous dis que vous êtes un lâche.

— Monsieur!

— Laissez-moi donc finir...

— Non, monsieur, et je ne souffrirai pas...

— Ah! quel homme!... Quand je vous dis que je ne viens pas...

— Une telle injure, chez moi!

— Mais, écoutez donc; je suis aussi poltron que vous, plus poltron, mille fois plus poltron; ainsi calmez-vous le sang, et causez de nos affaires tranquillement, et en gens sensés. Je ne vous répéterai pas que vous êtes un lâche, puisque ce mot vous blesse; mais je vous dirai que vous n'êtes pas brave. Je ne suis pas brave non plus, comme je vous l'ai fait entendre; et voilà ce qui m'amène ici... Vous ne comprenez point n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde, monsieur.

— Je le crois; mais un peu de patience.

Vous rappelez-vous qu'il y a quelques jours vous déjeuniez au pavillon d'Ermenonville dans